

LE CŒUR DE MIGNON

JE rencontraï autrefois, dans un de ces longs voyages qui déforment la jeunesse, un chanteur allemand qui cheminait à pied et le sac sur le dos. Ce pauvre artiste avait vendu sa garde-robe de théâtre ; il n'avait plus d'argent pour payer son gîte de chaque soir, et il chantait dans les rues pour payer son pain de chaque jour. Seidler me contait son malheur en pleurant ; il me disait, en me confiant sa cruelle et subite infortune :

— Dans ce temps-là, ma voix était ravissante ; le public aimait à m'entendre, et je crois que j'aimais à m'écouter moi-même ; mais, hélas ! du soir au lendemain, par ma faute sans doute, ma voix si douce et si jolie devint fausse et criarde... Je ne suis plus un artiste, pour avoir trop vécu comme un homme : j'ai perdu le cœur de Mignon !

— Le cœur de Mignon ?... lui demandai-je.

— Oui ! quand on l'a perdu comme moi, l'on cesse de chanter ; quand on le possède, l'on chante et l'on ravit tous les auditeurs de ce monde ! Vous ne savez pas ce qu'il y a de commun entre une voix mélodieuse qui expire et le cœur de Mignon qui s'envole ?... *Perdre le cœur de Mignon* est une espèce de proverbe, bien connu de tous les artistes de mon pays, — une tradition, une histoire, un conte fantastique, ce qu'il vous plaira, quelque chose de singulier, de vrai et de touchant, que je m'en vais vous dire...

— Je vous écoute, Seidler ; et puisqu'il s'agit d'un conte fantastique, allons nous recueillir et nous inspirer à la manière d'Hoffmann : nous fumerons dans un endroit écarté de l'auberge, et le vin de Johannisberg qui va teindre nos verres donnera à votre mémoire les reflets d'or de sa merveilleuse poésie !

La coupe de Bohême fit un miracle : la sombre figure de Seidler s'illumina ; une goutte de vin du Rhin passa dans ses yeux comme un éclair de plaisir ; sa dernière larme se perdit bientôt dans un sourire, et le malheureux artiste envira sa douleur pour l'obliger à me raconter en souriant l'histoire suivante, — une histoire courte, simple, et pourtant mystérieuse, avec un sentiment poétique, avec une idée profonde peut-être, avec une moralité charmante.

II

Un jeune chanteur du théâtre impérial de Vienne aperçut un jour, dans les allées du Prater, une jeune fille qui chantait pour les passants, avec une voix intelligente, distinguée, douce et mélancolique.

Le chanteur s'approcha de cette jolie enfant et lui demanda son nom.

— Je suis Mignon ; ce matin encore, j'appartenais à une troupe de sauteurs et de baladins, mais mon petit talent déplaît à mon maître le saltimbanque : il voulait m'enseigner la danse, et je n'ai voulu apprendre que la musique ; il m'obligeait à faire des sauts périlleux, et je ne fais avec plaisir que les gammes et les roulades ; il ne voyait en moi qu'une misérable baladine, et il me semble que je ne suis bonne qu'à devenir une chanteuse.

— Et votre maître, Mignon, où est-il maintenant ?

— Jo n'en sais rien, monsieur ; il m'a battue et il est parti !

— Et vous, Mignon, qu'allez-vous faire ?

— Je vais chanter, pour n'avoir pas l'air de mendier.

— Voulez-vous me suivre, Mignon ?

— Qui êtes-vous ?... On ne suit pas tout le monde !

— Je suis un artiste, qui chante moins bien que vous ne chantez, Mignon..., mais qui adore les jolies voix et les jolies chanteuses.

— Un artiste ! un chanteur ! s'écria la jeune fille ; donnez-moi votre main... vous êtes mon maître, monsieur, et votre humble servante est prête à vous suivre !

Un mois après cette rencontre, le chanteur qui se nommait Stéphen, et la chanteuse qui se nommait Mignon, étaient déjà les deux meilleurs amis du monde, — des amis, ni plus

ni moins. Ils chantaient ensemble tous les jours ; ils vivaient dans les roulades et dans les cadences d'un duo interminable. En pareil cas, la musique chantée à deux ressemble à la calomnie : il en reste toujours quelque chose ; pour Stéphen et Mignon, il en resta beaucoup d'amour et beaucoup de peine.

Un soir, Stéphen venait de chanter la délicieuse fantaisie de *Mio tesoro* ; Mignon se tenait immobile aux pieds du chanteur qu'elle admirait en silence. Une larme tomba tout à coup sur le front de la jeune fille ; elle s'écria, en levant sa petite main pour essuyer les pleurs de son ami :

— Stéphen, si vous êtes malheureux, que deviendra Mignon ?

— Regarde-moi, lui répondit Stéphen : est-ce qu'il y a du malheur dans mes larmes ?

Mignon s'agenouilla devant l'artiste qu'elle appelait son maître ; elle appuya sa jolie tête sur les genoux de Stéphen, sans prendre garde à sa longue chevelure noire qui jouait sur ses belles épaules ; et qui oubliait la présence d'un jeune homme. Stéphen essaya de relever la jeune fille, — et, au même instant, il sentit glisser sur sa main une grosse larme tombée des yeux de Mignon. Il lui dit à son tour :

— Si tu es malheureuse, que deviendra Stéphen ?

— Regardez-moi bien, lui dit Mignon, est-ce qu'il y a du malheur dans mes larmes ?

Mignon, ma belle Mignon ! s'écria Stéphen, pleure encore dans mes bras... Pleurons ensemble, si près l'un de l'autre, que nos deux cœurs devineront le secret de nos yeux qui pleurent !

Stéphen lui donna un baiser, que Mignon daigna peut-être lui rendre ; avec une jeune fille qui vous aime, un baiser ressemble à un bienfait : il est rarement perdu. En ce moment, — l'âme encore troublée de cette caresse qu'il avait donnée et reçue, — l'artiste amoureux ne trouva rien de plus galant à faire que de répéter le *Mio tesoro*, en regardant, en contemplant, en adorant Mignon. Il chanta avec une verve et une inspiration sans pareilles ; jamais sa voix n'avait été aussi pure, aussi brillante, aussi charmante qu'en ce moment de joie et d'amour. L'on eût dit que le chanteur venait de trouver le goût, le sentiment, la passion et le génie de la musique, dans un seul baiser, sur les lèvres de sa maîtresse, dans le cœur de Mignon.

C'est ainsi que dans la vie intime des grands artistes, des hommes d'élite qui vivent par l'imagination, par le cœur, par l'esprit, il se cache presque toujours une femme, une muse, une Égérie, une enchantresse qui les aime et qui les inspire de ses larmes ou de ses baisers.

III

À compter de ce jour, Stéphen, qui commençait à s'entendre chanter à merveille, se promit de courir, en chantant, à la gloire et à la fortune ; de ses souvenirs et de ses leçons ; elle voulut être la première à le seconder, à le diriger en secret dans ses nouvelles études ; elle devint son maître à chanter et à aimer !

Lorsque Stéphen, après une assez longue absence, reparut sur le théâtre impérial de Vienne, l'auditoire tout entier faillit ne plus reconnaître la voix du chanteur. Cette voix était devenue souple, agile, pénétrante, spirituelle, amoureuse, merveilleuse. Jamais l'on n'avait rien entendu de plus éclatant, de plus doux, rien qui fût plus expressif, et plus passionné que le chant de cet admirable artiste. Le cœur de Mignon avait chanté par là.

Mignon se sentait bien fière et bien heureuse du talent et de la gloire de Stéphen. La pauvre fille étudiait du matin au soir, pour mieux enseigner à la voix de son ami les moyens les plus ingénieux dans l'art de chanter, les ressources les plus difficiles de la musique, tous les mystères de la perfection. Le talent de Stéphen était son chef-d'œuvre : lui-même avait véritablement le cœur de Mignon qui chantait sur un théâtre de Vienne, avec les lèvres de Stéphen !

Pourvu que son bien aimé l'aimât encore et eût la bonté de le lui dire ; pourvu qu'il daignât lui offrir les bouquets et les couronnes que le public adressait au merveilleux chanteur ;